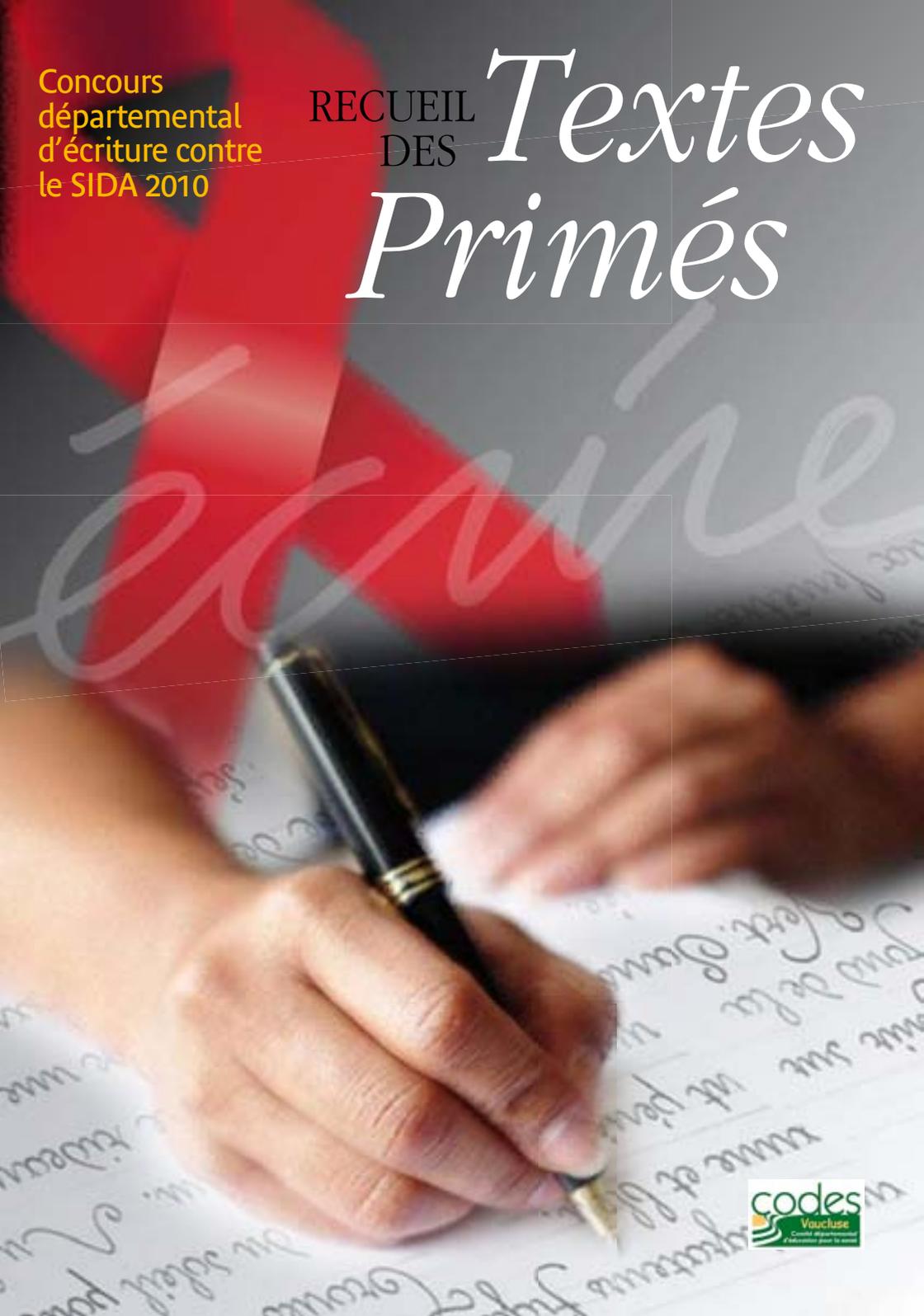


Concours
départemental
d'écriture contre
le SIDA 2010

RECUEIL
DES

Textes Primés



Sommaire

Jamais 2 sans 3 !	p 2
Les organisateurs et partenaires du concours	p 3
Les membres du Jury	p 4
Les textes des lauréats	p 5

■ Dans la catégorie «adultes» :

Les textes primés sont :

<i>Des fraises pour Big Brother</i> : JADELOT Julien, Mas blanc des Alpilles	p 5
<i>L'ado-sapiens face au sida</i> : NICOLAUS Christine, Avignon	p 12
<i>Sang pour sang</i> : GARCIA-BONNOT Isabelle, Violès	p 15
<i>Eve(s)</i> : BALDACCHINO Nicolas, Sorgues	p 18
<i>Le prix du bonheur</i> : DESSALLES Sophie, Avignon	p 22
<i>Sensation</i> : GUILLARD Stéphanie, Avignon	p 25
<i>The show will go on</i> : BAILLEUL Maggy, CHLAKHOFF Aurélie, Avignon	p 26

■ Dans la catégorie «jeunes 16-20 ans» :

Les textes primés sont :

<i>Début et fin</i> : LASSOU Alexia, Mérindol	p 28
<i>Nous étions heureux</i> : MONNET Estelle, Orange	p 29
<i>Responsable mais pas coupable</i> : KOZLOWSKI Bruno, Sorgues	p 32
<i>J'avais confiance...</i> : GRANJEAN Marjorie, Caderousse	p 34
<i>De Toi à Moi</i> : écrire au sida : BERNARD ALBELY Floriane, Sorgues	p 35
<i>Sida es-tu là ?</i> : ROBERT Marie-Pierre - VANHOYE Amandine, Avignon	p 36

■ Dans la catégorie «jeunes 11-15 ans» :

Les textes primés sont :

<i>L'oiseau</i> : NAVARRO Yola, Vaison la Romaine	p 37
<i>Tant de sida</i> : BILAL Ramy, Valréas	p 38
<i>Agissons contre le sida !</i> : DELAUZE Aude - LEROY Audrey, Vaison-la-Romaine	p 39
<i>S.I.D.A</i> : SAMRIS Loubna - KIDDI Leïla, Vaison-la-Romaine	p 40

Les coordonnées des 28 partenaires du concours	p 41
--	------

Jamais 2 sans 3 !

La troisième édition de ce concours «Ecrire contre le sida» a bien failli ne pas avoir lieu. Les restrictions des subventions publiques touchent en effet également des initiatives comme celle-ci, pourtant inscrites depuis 3 ans dans les rendez-vous collectifs, solidaires et attendus des acteurs de la prévention et de l'éducation pour la santé en Vaucluse. Cette 3^{ème} édition n'a pu voir le jour que grâce au fidèle soutien financier du Conseil général de Vaucluse et à celui de la Région Paca cette année. Les partenaires qui nous garantissent aussi la possibilité d'une édition 2011. Les projets de santé et d'éducation n'ont de sens que lorsqu'ils s'inscrivent dans la durée. Chacun s'accorde à le reconnaître et les témoignages qui nous ont été adressés à propos de ce concours le confirment : des enseignants, par exemple, attendent désormais cet événement comme une occasion et un prétexte pour parler du sida avec leurs élèves.

Des propositions de textes nous arrivent aussi de départements limitrophes au Vaucluse (le département constitue la limite géographique de ce concours), mais aussi de plus loin : un étudiant du Congo nous a soumis un texte cette année.

Cette 3^{ème} édition a révélé d'autres bonnes surprises : 140 textes nous ont été proposés, soit une augmentation de 40% par rapport à l'édition précédente. Des thématiques nouvelles ont également été traitées : l'hémophilie, la difficulté du dépistage... mais aussi le soulagement de son issue positive, ce qui est la conclusion heureuse de la très grande majorité des dépistages.

Ce concours continue ainsi à jouer «modestement son rôle ambitieux» et de poursuivre ses objectifs :

permettre une parole publique sur une maladie qui tend malheureusement à se banaliser, voire à être oubliée, mobiliser tout à la fois la réflexion et la sensibilité pour repérer et décrire les enjeux liés à cette maladie, apporter des témoignages de vigilance, de soutien, de solidarité vis-à-vis des personnes touchées par le sida, de leurs proches et de la population toute entière, permettre à quelques 28 partenaires associatifs et institutionnels différents de Vaucluse de se réunir, de travailler, de réfléchir et de débattre à l'occasion de l'organisation du concours et des textes envoyés.

L'intelligence et l'émotion des textes reçus montrent que le pari de la mobilisation exigeante que nous faisons depuis 4 ans a du sens. Mais le chemin de la prévention est toujours long et difficile. Il y aura donc un 4^{ème} concours «Ecrire contre le sida» !

Alain Douiller
Directeur du CoDES de Vaucluse

Les 28 organisateurs et partenaires du 3^{ème} concours

- **Aides**
- **l'Aist**, Association interentreprises de santé au travail
- **l'Anpaa 84**
- **l'Apas Maison Bonhomme**
- **l'Avapt Sos Di**
- **le Centre d'examen de santé** de la Cpm de Vaucluse
- **le Centre hospitalier Henri Duffaut**
- **Chrétiens et sida**
- **le CoDES de Vaucluse**, Comité départemental d'éducation pour la santé
- **le Conseil général de Vaucluse**
- **le Conservatoire musique danse théâtre** du Grand Avignon
- **Couple contre le sida**
- **le Crous Aix Marseille**
- **la Direction départementale jeunesse et sports**
- **l'Embellie**
- **l'Ifsi Avignon**
- **l'Inspection académique de Vaucluse**
- **Lgbt Formation**
- **La Maison de l'adolescent**
- **la Mission de santé publique**
- **le Mouvement français du planning familial** de vaucluse
- **la Mutualité française**
- **la Mutualité sociale agricole**
- **le Point écoute le Passage de Carpentras**
- **Sida Info Service**
- **Signe de vie Sida**
- **le théâtre des Carmes**
- **l'Ucsa Centre pénitentiaire** du Pontet

Coordination et secrétariat du concours

CoDES de Vaucluse - Comité départemental d'éducation pour la santé
13 rue de la Pépinière - 84000 AVIGNON
Tél : 04 90 81 02 41 - Fax : 04 90 81 06 89 - Mel : codes84@wanadoo.fr
Site internet : www.codes84.fr

Soutiens financiers

Conseil régional Paca - Conseil général de Vaucluse

Les 18 membres du Jury

- **AGUETTANT Jacinthe** – Chrétiens et sida
- **CHAMBERT Elsa** – Codes de Vaucluse
- **CLERIN Colette** – Crous Aix Marseille
- **COQUEMA Nicolas** – Anpaa 84
- **DIDIER Florence** – Centre d'examen de santé, Cpam de Vaucluse
- **DOUILLER Alain** – Codes de Vaucluse
- **FAISSOLLE Corinne** – Codes de Vaucluse
- **FAUCHER Françoise** – Codes de Vaucluse
- **GOMEZ Aurélie** – Codes de Vaucluse
- **JORDAN Claude** – Avapt SOS DI
- **LAPORTE Virginie** – Aides Provence
- **LAROCHE Jean Pierre** – Mouvement français du planning familial
- **LEROY Mélanie** – Codes de Vaucluse
- **LEPEU Gérard** – Centre hospitalier Henri Duffaut, Avignon
- **LORENTE Christine** – Mission de santé publique
- **MEYSONNIER Catherine** – Maison de l'adolescent
- **NICOLAÏ GUERBE Florence** – Sida Info Service
- **OURET Marie France** – Sida Info Service

Des fraises pour big brother

Elle a reçu les résultats du test. Elle doit m'appeler. Et ce fichu téléphone qui ne sonne toujours pas. C'est à devenir dingue. J'en peux plus. J'ai rien fait de la journée, au lycée. A un moment, comme j'en ramais pas une, la prof d'anglais a fini par me capter. Elle m'a demandé de lui réciter les 10 verbes irréguliers qu'on devait apprendre pour aujourd'hui. J'avais rien à dire. Je ne me souvenais de rien. Elle s'est mise à me hurler dessus. En me disant que c'était honteux. Que j'avais que ça à faire. Qu'on me demandait «pourtant pas grand chose». Que «ha !» c'était quand même une belle vie d'insouciance que la vie d'élève. Qu'elle aimerait bien y retourner, elle et tout un tas de trucs de ce genre. Et pendant qu'elle me racontait tout ça, j'arrêtais pas de me dire que c'était vraiment une grosse conne. Ça montait, ça montait, ça montait. J'avais envie de lui dire : « mais qu'est-ce que t'en sais ? Qu'est-ce que tu sais de ma vie ! ». Et elle, elle continuait. Elle arrêtais pas. A un moment, elle a même fini par dire : «mais dites-moi. Mais dites-nous donc, monsieur Berchet ? Qu'aviez-vous donc de mieux à faire hier que réviser vos verbes irréguliers ? On attend... On-Veut-Sa-voooooiiiiir ! ». Et j'avais envie de lui dire que ses saloperies de verbes irréguliers, depuis le collège on nous rabat les oreilles avec. Et j'avais envie de lui dire, que la veille, j'avais eu un coup de fil de ma copine qui m'avait dit qu'elle en était pas très sûre mais que.

Sandy m'a avoué hier qu'elle avait fait un test. Et que les résultats, elle les aurait demain. Enfin aujourd'hui, du coup.

Putain, je ne m'y vois pas... Mais alors pas du tout. En plus ça fait pas longtemps qu'on se connaît. Je l'ai rencontrée à un concert. Elle n'arrêtais pas de me mater. Et moi j'avais rien calé. C'est les potes qui m'ont dit. J'étais tout mal, dans mon coin, j'osais pas bouger. C'est elle qui est venue vers moi. On a commencé à discuter. On a dansé, pris un verre. Bref, rien d'original. Je me doutais qu'elle était un peu plus vieille que moi. 24 ans, la vache. Ça fait quand même 7 de plus que moi. Et une nana de cette âge elle lésine pas, elle sait ce qu'elle veut.

Ma mère m'appelle pour manger et ce foutu téléphone ne sonne toujours pas. Mon Dieu ce que ça me gonfle. Ça me prend de partout. J'ai l'impression d'être une bouteille de coca à qui on aurait fait avaler un paquet de Mentos. Je suis à deux doigts d'exploser.

Sonne, bordel ! Mais sonne !

Je bouffe, je remonte et je l'appelle.

Faites que ce soit négatif. Please. Promis, plus jamais de ma vie j'oublierai de mettre une capote. Promis. Promis. Promis. Faites juste que ce soit négatif.

Posté le vendredi 28 mai 2010 19:00

Les fraises étaient absolument dégueulasses. Remarque, elles étaient peut-être bonnes. Tout aurait eu un goût de chiotte de toute façon. Bordel, ce que je suis vulgaire, moi aujourd'hui. Bon, elle a toujours pas appelé. Il est 19h37, merde, qu'est-ce qu'elle fout. Bon, allez, j'appelle.

Ça sonne.

Ça sonne, mais ça ne répond pas.

Je laisse un message : « Oui c'est moi, je flippe à mort. Appelle, please. J'ai trop la flippe. T'es là ? Réponds. S'il te plaît. Bon, je te rappelle si t'appelle pas. A plus ».

Je tourne en rond comme un lion en cage. Je ne sais pas quoi faire. Je suis las d'attendre. Y'a bien mon classeur de british qui me fait de l'œil mais là, c'est bon, déjà qu'habituellement l'anglais, c'est du chinois. Là, je t'en cause pas.

Posté le vendredi 28 mai 2010 19:41

En plus, j'ai mon doigt qui me fait mal. Avec cette histoire, j'ai la tête complètement à côté de mes pompes. J'ai même pas été fichu de couper les fraises sans me trancher la moitié des doigts. Avec le citron, en plus, ça m'a fait un mal de chien. J'en ai mis partout. Quasiment, j'ai repeint la cuisine. La frangine s'est mise à tourner de l'œil. Du coup je me suis fait engueuler. « Ce qu'il est con ! Mais ce qu'il est con, Christine, ton fils, c'est pas humain... » Merci, papa. Vrai que j'en rate pas une.

Posté le vendredi 28 mai 2010 19:52

Je viens de relire quelques posts de ce blog. Je l'ai commencé quand on s'est rencontrés, Sandy et moi. Terrible cette impression. Comme si je plongeais en moi-même. Un grand bain de soleil dans mes souvenirs. L'écriture, ça me permet de bricoler mon passé. Je l'arrange, en me disant que, dans quelques années, ça sera les seules traces qui me resteront. « Si nous contrôlons votre présent, nous contrôlons votre passé, si nous contrôlons votre passé, nous contrôlons votre avenir ». C'est la phrase d'accroche du film 1984. C'est tiré du bouquin éponyme

d'Orwell (enfin un truc pas trop con qu'on étudie avec la mère Wellington). J'applique à moi-même les préceptes de Big Brother. Je modifie mon passé pour préparer mon avenir. J'aurai un CV fantastique à montrer à mes gosses. Mes gosses... Quelle idée pourrie d'avoir pensé à ça.

J'ai vraiment l'impression d'avoir violé tous les commandements, moi, en perdant ma virginité. Tu parles d'une histoire, le pire c'est que je voulais pas vraiment. Ça faisait que 15 jours qu'on était ensemble et puis, honnêtement, c'est pas que je sois eunuque mais bon, j'étais pas pressé. Je dis pas, c'était bien, mais quand je vois ce que ça m'a apporté. C'est atroce de penser ça mais je préférerais ma vie d'avant. J'étais insouciant, comme dirait la mère Wellington. J'avais ma petite vie avec mes potes, ma console, nos jeux, nos concerts. Bon Dieu, je pense à tous mes potes qui doivent être en train de se prendre la tête sur leurs cours en se disant qu'il faut qu'ils lâchent MSN et qu'ils se mettent à bosser. Ce que je donnerais pas pour être à leur place.

Et à cause de cette nuit, de cette seule nuit, je risque d'être papa.

Haaaaaa !!! C'est affreux, je peux pas.

Rien que d'y penser, ça me file la gerbe. Merde, j'ai déjà dû mal à voir mon père comme un père alors devoir, moi, en devenir un. Avec toutes les complications, les responsabilités et tout le reste. J'ai même pas le permis. Je passe le bac dans trois mois. Non, vraiment, ça me paraît impossible. Ma vie, moi, mon univers, ce qui me fait triper, c'est pourrir la tronche à des dragons et à des zombies. Pas changer des couches.

Avec, en plus, ma mère qui a mis du fric de côté pour me payer mon école d'ingénieur....

C'est affreux parce qu'en fait, si elle m'appelle et qu'elle me dit que le test est positif, il va bien falloir assumer. Et donc, cette nana, la « mère de mon futur enfant » (je peux pas, je peux pas, je vous dis !) en gros, la « femme de ma vie », cette nénette avec qui je risque de devoir me marier, eh bien, je préférerais ne l'avoir jamais rencontrée.

C'est affreux, hein ?

Oui, mais c'est comme ça.

Posté le vendredi 28 mai 2010 20:02

Là, je pense à mes parents. C'est débile mais, si son test est positif, je ne sais pas ce que je vais bien pouvoir leur dire. Il faudra bien qu'ils l'apprennent. Et ma mère qui comptait tellement sur moi. Elle qui me serine tout le temps pour que je bosse. Qu'elle fait des économies pour que je puisse aller dans mon école d'ing. Que j'ai de la chance, qu'ils se sont saignés aux 4 veines et tout ça. Putain, qu'est-ce qu'on a fait ! Mais qu'est-ce que j'ai foutu, Nom de Dieu ! J'ai

flingué ma vie ! J'ai foutu ma vie en l'air. Si seulement ça pouvait être négatif. Alleeeeeeee ! Pitié. Faites que ce soit négatif.

Remarquez, je me dis, qu'il y'a bien toujours une solution. On peut toujours envisager le-truc-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom. Y'en a bien qu'ils le font, non ? Je me suis même renseigné sur le web. Il faudrait qu'on passe par le « planning familial ». C'est le lieu où vont les abrutis mineurs qui couchent sans mettre de capote et qui ensuite se retrouvent comme des cons parce qu'ils veulent continuer de jouer à Warcraft et pas donner le biberon. Y'a des nénettes spécialisées dans ce genre de situation. Des espèces d'assistantes sociales. Elles nous diraient comment faire, dans quel clinique aller, pour le-truc-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom. Si c'est positif, faut que j'arrive à la convaincre. Dès qu'elle appelle, faut que je le lui dise. L'attente est tellement insupportable que c'est vraiment la seule perspective qui me fasse ne pas devenir complètement cinglé.

Dans le pire des cas, je me dis, y'a toujours cette solution. Y'a toujours une solution. Sauf pour la mort. Ou la maladie.

Merde, le téléphone sonne !

Allez, courage, j'y vais.

Négatif, please, négatif.

Posté le vendredi 28 mai 2010 20:07

Je suis pétrifié. Je crois que je vais en crever. Il faut que j'écrive sinon je vais devenir fou. J'ai totalement pétié un boulard. Mon père est venu toquer à la porte quand il m'a entendu. J'ai dit que c'était rien. Je ne sais pas comment je vais leur annoncer ça. Je ne sais plus quoi faire. Elle m'a appelé et m'a dit que c'était elle. « Je le vois bien que c'est toi ! Bon merde, alors ? » que je lui ai répondu. Et ensuite elle m'a dit : « C'est positif... ». Là, j'ai commencé à flipper, je pleurais à moitié. Je pensais à mes parents. J'arrêtais pas de parler d'eux. Et elle, elle s'est pas cachée pour me dire que je la saoulais avec mes parents. Que ça ne regardait que nous. Que c'était notre vie et qu'on s'en foutait des parents. Je lui ai répondu un truc du genre qu'ils avaient mis tous leurs espoirs en moi. Que « Ma mère, ça fait des lustres qu'elle fait des économies et tout pour me payer ma putain d'école d'ing. à la con ! Merde ! MER-DE !!! Qu'est-ce que je vais devenir !!!! ».

Comme je perdais pied elle a essayé de me rassurer. Elle m'a dit qu'elle m'aimait, qu'il fallait pas que ça nous brise tous les deux. Que le plus important, c'était nous deux. Et, au fond, j'avais envie de lui dire que moi je ne l'aimais pas, mais alors pas du tout. De moins en moins. Que je la haïssais même. Et c'était affreux parce qu'en parallèle, je ne pouvais pas m'empêcher de me dire qu'il

y avait une sorte de bout de résidu de moi-même qui était en train de pousser dans son ventre. Comment j'avais pu mettre de moi-même - quelque chose d'aussi intime - dans cette fille que, finalement je ne connaissais pas vraiment ? Dans les vingt ans à venir, cette étrangère allait quoi qu'il en soit, devenir plus importante que mes propres parents, que ma sœur, que tout ce monde que je connaissais depuis moult.

Et puis, je me suis rappelé de mon plan de secours. Tout ça pouvait ne jamais avoir existé. C'était pas compliqué, il fallait juste qu'elle accepte l'idée. Il fallait que je la raisonne. Au fond, j'avais envie de lui dire que me maquer avec une serveuse, ça faisait pas parti de mes plans de carrière. Que j'avais un avenir, moi. Et, au lieu de ça, pendant que je réfléchissais à comment lui faire part de mon idée, j'arrêtais pas de rajouter, pour bien qu'elle comprenne que j'en voulais pas de ce truc : « Putain, pourquoi j'avais pas de capote ! Non, mais merde ! Une fois ! Une seule fois et tout est foutu ! Qu'est-ce que vont penser mes parents... Qu'est-ce qu'on va faire.... ». Et elle, elle essayait de me calmer. Ce qu'il y a de pire, je pense, dans les cas-là, c'est qu'on ne s'autorise pas complètement à laisser nos pensées voguer vers les recoins les plus sombres de notre personne. Tant que je ne connaissais pas sa réponse, son choix, je ne pouvais pas me permettre de penser que je n'en voulais pas, de ce gosse. Car peut-être que j'allais être obligé de l'aimer. De m'en occuper, d'en faire ma priorité pour les 18 années à venir. Et j'en étais même presque à comprendre mon père. Le pauvre. Et puis, je ne sais pas trop comment, je suis parvenu à placer mon histoire de truc-dont-on-ne-doit-pas-prononcer-le-nom.

- Sinon, t'as pensé à l'alternative ?

- L'alternative ?

- Bah oui, on pourrait peut-être....

- Peut-être quoi ?

- Supprimer le problème...

- Quoi ?

- Bah, oui, tu vois bien quoi, ça porte un nom.

- Michael, non, pas ça. Oui, ça porte un nom. Ça s'appelle un meurtre.

- T'exagères.

- Je suis pratiquante, Michael. C'est un meurtre. C'est retourner la mort contre soi. C'est un meurtre.

- Je sais, mais tu crois qu'on arrivera à l'assumer ?

- Il faudra bien.

- Putain, mes parents...

- Arrête avec ça.

- Ecoute, faut qu'on y réfléchisse quand même. Je sais que tu crois et tout. Et que pour toi c'est un meurtre, mais y'en a bien qui le font.

- Le suicide c'est l'enfer direct.
- C'est pas vraiment un suicide.
- Et t'appelles ça comment ?

- Bah, techniquement, le nom c'est « avortement ».

C'est sorti tout seul. Ça m'a donné l'impression d'exploser dans ma bouche. Au moins, maintenant, elle savait ce que j'en pensais, elle ne pouvait plus m'obliger à m'en occuper. Et si elle voulait le garder, c'était son problème. Oui, complètement, je me suis désolidarisé.

J'ai attendu sa réaction avec angoisse. Je pensais qu'elle allait m'insulter. Ou pleurer.

Mais ce n'est pas du tout ce qu'elle a fait.

D'une voix blanche, tout doucement, en détachant bien chaque syllabe, elle a murmuré mon nom, avec un point d'interrogation, à la fin.

Et j'ai senti. J'ai senti qu'il y avait quelque chose d'autre. Que j'avais fait fausse route. Qu'il y avait quelque chose que, pas un seul instant, je ne m'étais imaginé. J'ai compris que j'aurais dû raccrocher. Que j'aurais dû fermer les yeux et filer loin, sur Uranus ou au temps des dinosaures. Gagner la planète Big Brother et supprimer du vocabulaire tous les mots qu'elle allait prononcer. Ce qu'elle avait à m'annoncer présentait l'allure d'une grosse comète qui te pendrait au-dessus de la gueule, et qui ne demanderait qu'à venir s'écraser sur ta vie.

- Michael...

- Oui ?

- Quelle sorte de test tu crois que j'ai fait ?

- Un test de grossesse, pourquoi ?

- Michael. Ce n'est pas un test de grossesse que je suis allée faire.

- Mais, un test de quoi alors ? »

Il est 21h00. Pile. Twenty-one o'clock, comme dirait Wellington. L'heure à laquelle ma vie a suspendu son vol pour venir se crasher contre un mot de 5 syllabes. Je n'ai plus de futur. Il a plié bagage. Il s'est cassé je ne sais pas où. Je n'ai plus de passé non plus. C'est mon présent que j'aimerais pouvoir contrôler. Dire qu'il y a même pas une heure, je priais pour qu'elle ne soit pas enceinte. Je croyais que ma vie allait partir en sucette parce que j'allais être papa. Je ne voulais qu'une chose : que ce bébé n'existe pas. Je devrais être content. Y a pas de bébé. Y'en a jamais eu.

C'est un autre genre de phénomène qui pousse dans son ventre. Et peut-être aussi dans le mien. Je n'en sais rien. Est-ce qu'il suffit d'une fois pour être contaminé ? Et vu le nombre de fois qu'on s'est embrassés, c'est possible de l'attraper comme ça, aussi ? J'en sais rien. C'est pas le genre de chose que j'ai cherché sur internet. Là, d'un coup, y a tout un tas de pub, de Campagnes Préventives qui

me reviennent en pleine tronche. Pour la première fois, j'ai l'impression que ça me cause. A moi. Directement. Des slogans à la con du genre « Préservatifs : Si tu veux pas faire le test, fais le reste » ou « Sans capotes, t'es capoute ». Le truc, c'est que je sais même pas vraiment comment ça s'attrape cette saloperie. De toute façon, il va falloir que j'aille en faire un de test. Et je ne sais toujours pas ce que je vais dire à mes parents.

J'ai peur à en crever. D'autant que mon doigt me fait de plus en plus mal.

Et que des fraises, on a en tous mangé.

Posté le vendredi 28 mai 2010 21:01

Modifié le vendredi 28 mai 2010 21:12

JADELOT Julien, Mas blanc des Alpilles

L'ado-sapiens face au sida

S'il est un domaine dans lequel vous pensez avoir excellé en matière d'éducation, c'est bien celui des choses de la vie. Vous avez toujours joué la carte de l'honnêteté avec vos enfants, sans user de jokers ou de coups de téléphone à un ami. Alors, pas de cigogne, pas de rose ni de chou dans vos discours didactiques. Dès leur âge le plus tendre, qui correspond à... voyons... le stade têtes à poux, vous leur avez expliqué, en fonction de leurs questionnements, l'abeille qui butine la fleur (l'intérêt suscité s'est avéré d'ailleurs fort réduit), puis le coup de la petite graine, cette petite graine magique, qui du ventre du papa, abracadabra, atterrit dans le ventre de la maman. Puis, un jour, il a bien fallu dévoiler le tour de magie, entrer dans le vif du sujet, expliquer le mode d'emploi, et l'utilisation du préservatif, expliciter le grand Un avec les avantages et le grand Deux avec les inconvénients, et à eux de se faire leur propre synthèse et leurs travaux pratiques. Bien tranquille ! Conscience sereine... pour un temps...

Car arrive un temps où vos ex babies-choux s'étant métamorphosés en ado sapiens, arrive un temps, toujours trop tôt à votre goût, car c'est de Votre ado sapiens dont il s'agit, arrive un temps donc, où vous sentez qu'il y a de l'amour dans l'air ! Des chuchotis et des glossements s'échangent au téléphone. Vous surprenez des sourires adressés à son ordinateur et à son mobile. Des sourires où la tendresse se devine, où le rire s'esquisse, et même de petits sourires mutins accompagnés de rouge aux joues. C'est le signe ! Signe qu'il est temps de faire la petite piqûre de rappel ! Et c'est là que vous vous rendez compte qu'il est bien plus aisé d'en parler au futur de l'indicatif avec une tête à poux qu'au... futur proche avec un ado sapiens reclus en son jardin secret.

Vous abordez le sujet en cercles concentriques, tournicotant tel un sioux, à mots feutrés, à mots chaussés de mocassins, à pas de loup avec la discrétion légendaire qui auréole ce canidé, et en veillant surtout à ne pas heurter cette jeune hypersensibilité.

- Mon trésor, tu sais que tu peux me parler de tout ?
- Gmmmmfff ! (Borborygme grommelé avec appareil dentaire)
- Tu sais que tu peux me faire confiance ? Que je serai toujours là pour te comprendre et t'aider, sur n'importe quel sujet ?

- GMMMMFFF !!!! (Borborygme agacé grommelé avec appareil dentaire).

Vous comprenez nettement que vous dérangez votre ado sapiens adoré. Que vous empiétez sur ses plates-bandes savamment protégées par le désordre en remparts qui règne dans sa chambre, et par cette moue renfrognée de ronchosauve grognonis.

Néanmoins, vous considérez l'enjeu d'une telle importance (C'est de la vie de la prunelle de vos yeux dont il s'agit !), que vous n'hésitez pas à prendre votre courage à deux mains, que vous tortillez par ailleurs nerveusement, et vous insistez :

- Mon trésor, tu te souviens qu'on a parlé de l'utilisation IMPERATIVE du préser-vatif, et ce dès la première fois que... que... enfin que... ?

- Et alors ?

- Et alors... et alors.... je me suis dit, par devers moi, en parfait accord harmonique et philharmonique avec moi-même, que ça serait bien... d'en reparler !

- What for ?

- Et bien... j'sais pas, moi...pour... pour raviver ta mémoire !

- Hola Mama, tu crains qu'Alzheimer me guette ou quoi ?

- Mais non, tu es bête, hi hi hi, gloussez-vous gênée, mais bon... tu as grandi... Rétorquez-vous finement en haïssant tous ces points de suspension essaimés dans vos propos.

- Et alors ?

- Et bien... de mon temps, pérez-vous d'un ton de dinosaure solitaire, survivant de la météorite létale, de mon temps, c'était plus simple. Le sida n'avait pas fait son apparition. Les filles prenaient la pilule, et basta, les parents ne se faisaient pas de soucis (Et ne se retrouvaient pas dans la délicate situation de devoir parler de ces sujets éminemment personnels avec leurs enfants !!! Ronchonnez-vous en aparté en solo dans votre tête close et hermétique). Mais, là... comme je pressens que...

- Que quoi ?

Oh bon sang ! Non seulement votre ado-sapiens ne fait rien pour vous aider, mais en plus il vous semble percevoir un sourire narquois sur son jeune museau. Il a jeté un œil sur vos mains entortillées, qui se pétrissent l'une l'autre spasmodiquement et attestent de votre malaise. Pour dire le vrai, vous avez l'impression qu'il se délecte ! Parce que lui, vous le sentez particulièrement à l'aise, les doigts de pied en éventail, tout à fait bien dans ses pompes de marque qui vous ont, par ailleurs, coûté un œil.

Tant pis ! Mieux vaut prévenir que guérir, surtout qu'en l'occurrence... de guéri-son, il n'y a pas ! Donc, vous continuez courageusement votre discours de prévention indispensable, quitte à vous vautrer tel un croco en son bayou natal.

- Et bien... franchement... pour dire le vrai... je trouve qu'on ne parle pas assez du sida. Je trouve qu'on ne répètera jamais assez que c'est une terrible maladie qu'on ne guérit encore pas. Je trouve que les jeunes ont la fâcheuse tendance de se croire immortels et de banaliser l'épidémie. Et puis je trouve aussi que les préservatifs ne sont pas assez mis en exergue dans les pharmacies, et...
- C'est pas faux, lâche-t-il laconique.

C'est pas faux, a-t-il dit. Mais alors, est-ce à dire qu'il est allé rôder rayon Durek, Manik and co ? Oh, mais c'est bon signe, ça ! Vous décidez d'en avoir le cœur net, en usant de ses propres armes :

- Gmmmmfff ? gutturalisez-vous d'un ton interrogateur ou bien... est-ce l'inverse, et là, vous l'interrogez avec un ton guttural, usant pourtant de la même onomatopée suave : gmmmmfff. Bref, vous gmmmmfff, et vous laissez venir.

- Ma p'tite maman, ma jeune mère, commence-t-il affectueusement, tu t'inquiètes encore ? Malgré tout ce que tu nous as expliqué ?

- Oui, avouez-vous d'une toute petite voix. Oui, je sais, je suis une tricoteuse d'inquiétude, une tisseuse de stress, une créatrice d'angoisse dès lors qu'il s'agit de vos vies !

- Viens voir, ma p'tite Muttie, ma Mama adorata, viens voir ça ! Vous invite-t-il en souriant malicieusement et en ouvrant le tiroir de sa table de nuit.

Et sous vos yeux effarés, le voilà qui plonge les mains dans son tiroir et en fait cascader des dizaines et des dizaines de préservatifs aux emballages colorés.

Et dans vos oreilles esbaudies, le voici qui improvise un inventaire à la Prévert :

- Un à la vanille, deux au goût réglisse, trois menthes exquis, et quatre romantiques. Un phosphorescent, deux hypoallergéniques, trois perlés-nervurés, et quatre romantiques. Un musical, deux à effet retardant, trois spécial bio et quatre romantiques. Un tout spiralé, deux auto-vibrants, trois spécial fêtes et quatre romantiques. Un décoré Picachu, deux à mon signe zodiacal, trois....

Vous vous abstenez de vous écrier « Oh ! Montre un peu celui-là, je connais pas ». Non, vous souriez, simplement, de soulagement et de satisfaction intense en constatant que le message est bien passé. Alors, d'un ton enfin dégagé, dans lequel tout point de suspension s'avère désormais banni, vous affirmez :

- Parfait, Trésor ! Ravie de voir que tu gères la situation de manière aussi responsable et... ludique. Fais-moi juste penser à augmenter ton argent de poche !

NICOLAUS Christine, Avignon

Sang pour sang

- Merci, je n'ai réussi qu'à dire merci. Ma gorge était si serrée qu'aucun son n'en sortait. Il y avait longtemps que je n'avais pas entendu le son de sa voix. J'entends encore l'écho dans le téléphone qui me disait simplement : « Je pense qu'il est temps que tu ailles le voir... Si tu veux, tu n'es pas obligée... Mais, je me devais de te le dire. » La fin de la phrase s'est perdue dans le combiné, mais je venais de comprendre. L'affichage des numéros de téléphone m'indiquait que c'était bien sa mère. J'ai attrapé mes clefs de voiture sur le comptoir de la cuisine, j'ai regardé mon mari et il a compris que j'allais le rejoindre. Dès le départ de notre relation, je ne lui ai pas caché qu'il avait été l'amour de ma vie, celui pour qui je me serais damnée, celui qui a pourri ma vie.

Un chemin et un ruisseau nous séparaient tout au plus, lorsque l'on cherchait l'un, on trouvait l'autre. Nous nous étions connus si petit que nous étions persuadés d'avoir toujours été ensemble. Nous vivions de merveilleuses aventures de prince et de princesse, où lui me défendait contre des monstres imaginaires, et moi pour le récompenser d'un courage de chevalier, je déposais sur ses lèvres un baiser. Nous nous étions mariés un jour de printemps sous les amandiers en fleurs au fond du jardin de mon père. Dans un immense voilage mité que sa mère nous avait donné, j'avais confectionné ma robe de mariée. Aux pieds, de vieilles chaussures à talons dix fois trop grandes, qui me donnaient l'air d'une grande. Lorsque nous partions à l'école, lui portait mon sac besace et moi, trottant devant lui, je portais le goûter. Puis, les années ont passé, et je l'aimais de plus en plus. J'attendais son baiser ; celui qui scellerait notre amour, j'attendais ses caresses et son regard me faisait chavirer. Le temps passait et j'attendais toujours. Puis un jour, il m'a dit qu'il n'était pas fait pour moi. Mais, aujourd'hui je comprends qu'il voulait dire que je n'étais pas faite pour lui. Ce jour là c'est un poignard en plein coeur qui a assassiné la petite princesse. Nous aimions tous nous retrouver autour du lac les soirs d'été. L'âge de l'innocence et celui de l'insolence, mettaient notre fougue aux abois. Il me semble bien que ce soir là tout s'est écroulé, et que j'ai compris le sens des mots. J'étais en train de grandir. Dans la pénombre d'une belle nuit d'été, deux silhouettes juvéniles s'attiraient l'une vers l'autre comme deux amants éclairés d'un halo de lumière. Je n'oublierai jamais ce spectacle, mon rêve venait de se briser et mon coeur s'était déchiré

comme du papier de soie. Parfois les mots sont inutiles et les explications ne sont pas à la hauteur des questions. Nos chemins venaient de se séparer, ce soir d'été au clair de lune. L'amour de ma vie en aimait « un autre ». Tout le monde avait vu autour de nous sauf moi. Accrochée à mes études, j'avais fuit mon vaillant chevalier, et j'occultais toute tentative masculine à mon égard, je m'enfonçais dans mes études, j'avais une vie presque monacale. Puis, j'ai remarqué à nouveau que les jardins refleurissaient, que le parfum du printemps embaumait mon minuscule studio et que tout compte fait, j'étais jolie. Et que le ciel était beau et bleu. Enfin, j'ai entrebâillé la porte de mon coeur, mais bon dieu, jamais au grand jamais, je n'ai aimé comme cette petite princesse. Mais je devais faire le deuil de cet amour. Je ne peux pas lui en vouloir, il a fait ce qu'il pouvait, je n'étais que son « amie » sa meilleure « amie » et puis c'est tout. Lors de ma visite dominicale pour les repas en famille, j'ai du le croiser par hasard une ou deux fois et je détournais les talons à chaque fois que j'entendais son nom ; je voulais me protéger. Je voulais épargner les sentiments de mon nouvel amour même « SI ».

Le temps était chaud et sec, et j'avais froid. J'étais arrivée essoufflée et haletante devant les portes automatiques de l'hôpital. Je haïssais ces lieux stériles et empreints de douleurs malades. - Troisième étage... C'est ce qu'ils m'avaient dit. J'appréciais les rampes qui longeaient les longs couloirs, car mes jambes chancelaient. Terrorisée, je m'approchais du hublot qui orne la porte de couleur vive de la chambre ; une couleur qui était supposée donner de la gaieté. L'homme est capable de tout, dans le morbide. Mais peut être qu'il a raison. J'essayais d'occuper mon esprit, de me donner des pôles d'intérêts. J'avais peur, je ne sais plus combien de temps je suis restée là devant ce fenestron ; de la buée s'était formée, et mes larmes coulaient à flots. C'est la voix d'une infirmière qui m'avait sortie de ma torpeur. Elle m'avait invitée à rentrer puis s'était éclipsée. Je l'avais trouvé assis sur le rebord du lit, accroché à sa perfusion comme un nourrisson au cordon ombilical de sa mère unique source de vie. A mon tour je m'étais assise près de lui, de ma main pleine de santé j'avais pris la sienne ternie et fragilisée par le virus. « Même pas peur... » Comme nous disions enfant pour nous prouver notre bravoure. J'avais caressé la paume de sa main et j'avais retrouvé la petite cicatrice le long de son poignet ; lui aussi l'avait toujours. La sienne et la mienne étaient identiques, semblables car dans la réalité de nos jeux et dans la fiabilité de notre amitié, nous avons été frères de sang. De mon index, j'avais caressé la petite boursoufflure. Et là, il m'avait regardée, de ses yeux exorbités d'une couleur livide qui transpirait la mort et la tranquillité, deux paradoxes qui me déstabilisaient. J'étais restée la journée à ses côtés, je lui avais lu des histo-

res, je lui avais essuyé le front, j'avais tapoté son oreiller pour qu'il soit bien. Je lui avais parlé des heures, je lui avais même dit que je regrettais, que j'avais été stupide, que je donnerais n'importe quoi pour qu'il aille mieux. J'avais pleuré et lui aussi, c'est cette souffrance qui nous réunissait. Mais, pourquoi toujours le malheur réunit les hommes ? Pourquoi nous ne nous réjouissons jamais du bonheur des autres ? Pourquoi nous voulons toujours changer ceux que nous aimons. Pensez-vous que nous les aimerions moins s'ils étaient comme ils le veulent ? En boucle, ces questions s'étaient bousculées dans ma tête. C'était par pur égoïsme que toutes ces années je l'avais ignoré. Car, lui jamais il n'avait manqué mon anniversaire, jamais il ne m'avait oublié. Il venait de s'endormir, me tenant la main, une larme roulait au pli de ses yeux. Il avait l'air heureux et il me serrait la main. C'était mon ami, qui n'avait pas réussi à combattre la maladie. Le V.I.H ce chevalier noir, avait d'un coup d'épée achevé mon beau prince. Je ne le reverrai pas. Ce fut notre dernière journée. Il n'avait pas pu me parler mais ses gestes en avaient suffisamment dit. Cette histoire est la mienne, je n'ai pas envie de partager ma peine, je me l'approprie, je veux qu'elle me fasse mal pour me punir de ne pas l'avoir soutenu dans ses choix, dans son amour, dans la maladie. Mais le secret que je veux bien vous dévoiler c'est que l'amour que j'avais pour lui, était si grand que j'aurais dû passer sur mes préjugés. Peu importe son homosexualité, peu importe le SIDA, mais si je peux vous faire gagner un temps précieux, soyez là chaque minute pour celui qui souffre car jamais vous ne rattraperez le temps passé. Un bouquet de fleur, une stèle et un nom sur du marbre froid, celui de mon ami mort d'avoir aimé à découvert. Ce jour là où je l'ai accompagné dans sa dernière demeure, dans son château sans meurtrières. Ce jour où les pas étaient feutrés, où je n'entendais aucun crissement sur les graviers des allées du cimetière, j'avais inscrit sur la pierre glacée : « SANG POUR SANG ami pour la vie. »

GRACIA-BONNOT Isabelle, Violès

Eve(s)

Deux jours : telle était mon ancienneté dans le service qui avait bien voulu m'accueillir, moi la jeune et frêle débutante fraîchement diplômée.

Deux jours qui m'avaient semblé une éternité, non pas en heures - même si j'en avais cumulé un sacré nombre d'affilé - mais en vécu psychique et émotionnel. Je savais pertinemment à quoi m'attendre en postulant à cette place, mais je n'avais en réalité aucune idée de l'intensité dramatique que prendrait le moindre instant de mon existence.

La première journée était passée, dans la lignée des stages étudiantins, rythmée par les peines, les petites victoires, les pauses-café, le stress et les larmes naissantes qu'il faut toujours retenir.

C'est lorsque j'ai rencontré la petite Évelyne que mon quotidien s'en est trouvé fondamentalement bouleversé.

Évelyne, 11 ans. Je revois encore le vert émeraude de ses yeux, gravé en moi pour l'éternité. Et je me rappelle toutes ses phrases, si inattendues, si fortes, si dures...

« Bonjour ! Vous êtes la nouvelle infirmière, c'est ça ?

- Oui, c'est exact ! Je m'appelle Victoria. Et toi, tu dois être la petite Évelyne, non ?

- Oui...Mais c'est facile pour vous, mon nom est inscrit sur la fiche, au pied de mon lit !

- Tu as raison, j'ai peu de mérite... Bien, alors tu es ici parce que... (Je m'arrêtais à cet instant en constatant qu'on ne m'avait rien dit sur elle, à part d'aller changer sa perfusion).

- Parce que je suis très malade et que je vais mourir. »

Elle me répondit avec un aplomb déconcertant. Sa réplique avait claqué avec une telle justesse qu'elle me souleva le cœur un instant.

« J'ai une nouvelle maladie, qui me rend faible et qui me ronge de l'intérieur. Je suis toujours fatiguée, j'attrape tous les microbes qui existent, je n'arrive plus à faire ce que je veux. Je ne vois même plus mes copines. En fait, je crois qu'elles ont peur.

- Peur ?

- Oui, elles ont peur de moi, parce qu'il paraît que je suis contagieuse, et puis que d'ici quelque temps, quand ce sera la fin, je ressemblerai à un cadavre, mais pas encore mort... »

Ces paroles, horribles et réalistes tout à la fois, sont encore plus vives dans mon esprit que l'heure à laquelle j'ai pointé ce matin. Nous étions en 1981. Nous sommes en 1996. Évelyne est encore avec moi, tous les jours, à chaque seconde. Son ombre couvre la mienne dans mes visites auprès des enfants malades, son courage m'aide à surmonter les horreurs quotidiennes et les moments de découragement. Je ne renoncerai jamais. Pour elle.

Ses mots, encore, dans ma mémoire :

«Ma mère est morte il y a un an. On ne savait pas trop pourquoi. C'était l'une des premières ici. Je crois que c'est à cause d'une piqûre, une prise de sang, quelque chose comme ça. On n'a vraiment pas eu de chance toutes les deux, car elle m'a donnée son sang un jour lors d'une transfusion. Personne n'avait rien vu. Je ne lui en veux pas, elle n'y est pour rien. Tu sais que tu lui ressembles à ma maman ? Elle était belle et douce comme toi. Je crois que je t'aime bien. Mais évite de t'attacher à moi, d'accord, parce que bientôt je pars et je ne veux pas te faire de peine. Je vais retrouver maman. Il ne faut pas pleurer. Je suis contente.»

Il m'arrivait, à cette époque-là où je découvrais seulement mon métier, de rester des heures entières avec la petite Évelyne, après mon service. Évelyne avec ses grands yeux émerillonnés rehaussés par la calvitie, due à la chimiothérapie qui l'handicapait chaque jour davantage.

Un enfant nous apprend plus sur nous, adultes, que nous ne lui apprenons. Il voit, il sent des choses qui nous échappent. Il est capable d'avoir un recul déconcertant sur lui-même et d'analyser une situation dramatique avec un détachement ou une clairvoyance sidérants. Chaque jour, je tentais de redonner espoir à ce petit être décharné qui gisait sur son lit, les paupières lourdes et les bras de plus en plus ballants. Mais chaque fois, Évelyne me ramenait à la réalité, laide, crue, cruelle. Inacceptable pour moi. Elle, l'avait déjà acceptée, sa disparition prochaine était acquise.

«Tu te fais trop de mauvais sang pour moi, Vicky (c'est moi qui l'avait autorisée à m'appeler ainsi). Tu n'as rien à craindre, ni moi non plus. Je vais simplement passer de l'autre côté, c'est tout. Je sais que tu cherches à me reconforter, à me redonner espoir, mais il n'y en a pas, tu le sais bien. Personne n'en réchappe.

- Ne dis pas cela...

- Mais c'est vrai ! Regarde comme je suis, à présent : on dirait une petite vieille !

- Tu es belle comme le jour !

- Comme le crépuscule... Je sens que je me vide, que je m'éteins. Et puis je pense et je parle comme une adulte. Je n'étais pas comme ça, avant !»

Je savais que c'étaient les épreuves qu'elle traversait, les souffrances qu'elle endurait qui l'amenaient vers une maturité impensable pour son âge. Pour preuve, cette phrase lâchée en plongeant ses yeux dans les miens, que je baissais l'instant d'après :

«Maintenant, ce que tu as à faire, si tu veux m'aider, c'est de m'amener le plus loin possible sans que je m'en aperçoive. Ça fait mal, parfois. Et même si je ne souhaite rien d'autre au monde que rejoindre maman, autant le faire sans douleur. Aide-moi à ne pas avoir mal. Aide-moi en me racontant de belles choses, en me transportant loin de cette chambre d'hôpital. Aide-moi en n'ayant plus ce regard terne, cette figure assombrie. Je veux te voir joyeuse. Je le serai également.»

Je te le promets furent les seuls mots que je pus lui répondre, avant de sortir et d'aller pleurer toutes les larmes de mon corps dans le bureau des infirmières.

Ce furent les seuls mots, et ce furent aussi les derniers.

Le lendemain soir, Évelyne n'était plus. Partie avec le crépuscule...

(...)

La semaine passée, j'ai eu un terrible choc. Du genre de ceux qui vous laissent sur le carreau pour le restant de votre journée.

Une jeune ado, Eva, est entrée hier dans le service. Porteuse du virus du S.I.D.A. Elle a été détectée lors d'une banale prise de sang. Souvent fragile, elle inquiétait ses parents et ses profs. Fragile aussi sur le plan psychologique, car elle avait contracté le virus lors de son tout premier – et seul – rapport sexuel, avec le voisin d'une copine, un lycéen un peu trop volage et inconscient. Eva ressemble comme deux gouttes d'eau à la petite Évelyne. Sorte de réincarnation vingt ans plus tard, tout en ayant que deux ans de plus. Je me suis spontanément prise d'affection pour elle.

Elle aussi est lucide, mais ne comprend pas toujours la logique qui fait tourner ce monde.

« Pourquoi fallait-il que ça tombe sur moi ? La seule fois où je le fais, tu te rends compte ? C'est pas ça l'amour, pas vrai ?

-Non, c'est pas ça. L'amour, c'est ce que te donnent tes parents tous les jours depuis que tu es venue au monde, et encore plus maintenant. L'amour c'est un peu aussi ce que j'essaye de te donner.

- Tu es sympa, Vicky. T'es aussi vieille que ma mère mais toi, on dirait que tu comprends les choses, c'est bizarre...

- Peut-être. En fait, je les comprends depuis un soir d'octobre 81. Depuis le 25

pour être plus précise.

- Tu rigoles ?

- Pas du tout. Depuis ce jour, un ange m'aide à vous comprendre, à vous parler, à trouver les mots justes, les bonnes attitudes. »

De but en blanc :

« Tu crois que je vais mourir ?

- On ne meurt plus maintenant : on lutte, on combat, on survit, on vit. On est encore plus fort. Je suis avec toi, ne t'en fais pas. Je veux te voir joyeuse. Je le serai également. »

Je crois avoir trouvé la paix intérieure à présent. En ce 21 septembre 2010, ce journal dans lequel je consignais mes mots - mes maux – n'a plus lieu d'être. Je le referme donc et me tourne vers l'avenir, le sourire aux lèvres, heureuse.

BALDACCHINO Nicolas, Sorgues

Le prix du bonheur

Une fois encore, elle avait trébuché, s'étalant de tout son long. Son père s'était précipité pour la relever et évaluer les dégâts. Il avait tout nettoyé et après inspection minutieuse l'avait laissé rejoindre la balançoire et ses camarades de jeux. Elle s'était mordue la lèvre pour ne pas exprimer sa gêne devant ses copains. Elle détestait vivre cette situation en public, pourtant elle ne pouvait en vouloir à son père. C'était compliqué.

Elle venait d'avoir six ans, et pour son père c'était comme si elle en avait trois de moins. Ambre était hémophile. Son père avait la même maladie qu'elle. Il lui avait expliqué qu'elle pouvait saigner sans commune mesure, après chaque chute ou choc. Parfois, même son sang coulait à l'intérieur sans raison apparente, et elle avait mal. Ce pouvait être très grave. Ainsi elle ne se déplaçait jamais sans un arsenal de sécurité, elle possédait deux trousse de secours, une à la maison, et une petite amovible toujours à portée de main. Elle en avait même découvert une secrète dans la boîte à gants de la voiture de papa, au cas où.

Ambre avait appris à vivre avec sa maladie et connaissait le protocole, le nom et la posologie des médicaments, les signes ou symptômes inquiétants. Elle était devenue prudente, apprenant à ne pas courir sans raison pour ne pas faire peur à ses parents. Elle ne pratiquait pas autant d'activités que sa sœur et avait dû renoncer aux patins à roulettes, ou à l'équitation. Mais pour l'heure, son père venait de lui enlever les roues stabilisatrices de son vélo, et c'était déjà merveilleux.

Elle était heureuse et ne se sentait privée de rien. Elle aurait seulement voulu être comme tous les autres enfants, tomber naturellement et se relever aussitôt sans même prêter attention à son bobo. C'était surtout à l'école que sa maladie lui pesait. Les maîtresses étaient bien souvent plus anxieuses que ses parents. Elle se sentait épiée, surprotégée et parfois c'était lourd. Elle ne pouvait pas jouer à ballon prisonnier, ni participer au parcours acrobatique de la salle de gym, ni même chahuter avec les autres. Cette année, elle n'allait pas pouvoir aller en classe de neige, elle était triste, elle aurait tant voulu découvrir le ski, et les descentes en luge. En raison des contraintes de sa maladie, elle se sen-

tait plus maladroite dans son corps et craignait les rapports de force, le corps à corps et même le simple contact physique. Elle redoutait que son sang jaillisse et de se vider jusqu'à la dernière goutte à même le sol. Dans la foule, elle s'isolait par réflexe, elle se sentait considérée par ses pairs comme « chochette » et en souffrait.

Ne pouvant s'épanouir dans les activités physiques, Ambre prenait sa revanche en lecture et en arithmétique, elle aimait beaucoup les sciences aussi et même l'histoire. On la disait bonne élève, elle préférait dire qu'elle aimait apprendre, là au moins elle pouvait se défoncer sans risquer de se blesser.

Ses parents étaient désolés, ils parlaient souvent tous ensemble de ses difficultés, de cette différence qui la faisait se tenir à distance des autres. Son père évoquait souvent ses souvenirs d'enfance, ses ruses, ses peurs, son impuissance, ce sentiment poisseux d'injustice et tout ce qui lui avait manqué pour se sentir comme les autres. Il était réellement malheureux, il lui avait souvent dit combien il se sentait coupable de lui avoir transmis sa maladie. Il avait même fini par lui avouer combien sa maman et lui-même avaient hésité avant de lui donner la vie. Cet aveu avait quelque chose d'effrayant, pourtant Ambre aimait l'entendre, tant elle était reconnaissante et heureuse d'être en vie.

Toujours, son père lui répétait le même discours. Officiellement, Ambre s'appelait Valérie, mais tout le monde d'aussi loin qu'elle s'en souvienne la surnommait Ambre, sans doute parce que sa mère adorait cette résine. L'hémophilie, ce n'était pas Ambre, mais un aspect de sa personne, comme Valérie. Ambre disposait comme tout un chacun de cinq sens et de quatre membres pour apprécier son environnement, elle possédait un cœur pour aimer et un cerveau pour comprendre. La maladie ne représentait qu'une partie de son existence, une contrainte limitée dans l'espace et le temps. Il était primordial qu'elle accepte sa différence, non pas comme un carcan, mais comme une richesse, un tremplin pour apprécier la vie, ici et maintenant. Son père savait combien cela était difficile, mais le bonheur était à ce prix.

Grâce à toutes ces mesures de précaution, les journées s'écoulaient plutôt sereinement. Quelquefois, si une hémorragie devenait sérieuse, elle devait être transfusée en urgence. Elle était habituée et ne souffrait pas, même si elle avait

souvent peur. Dans ses moments là, elle se sentait un peu vampire. Sa sœur, Justine, lui avait raconté une histoire effrayante, où les personnages vivaient dans des tombeaux et plantaient leurs crocs dans le cou de leur victime. Elle en avait eu froid dans le dos. De toute façon, Ambre avait encore ses dents de lait et détestait la viande saignante !

Des transfusions, elle en avait subi quelques unes, naturellement. Cependant, un jour, elle avait surpris ses parents en pleine conversation, sa mère pleurait, son père paraissait fou de rage. C'est ainsi qu'elle avait appris qu'elle était contaminée par un virus. Comme elle s'était toujours considérée comme malade, elle n'avait pas bien compris ce que cela changeait. Elle avait même trouvé cela plutôt sympathique un virus qui se prononce Vie. Et comme en classe, elle avait appris à dire OUI en différentes langues, SI - DA sonnait plutôt bien à ses oreilles. Seule, sa sœur avait ri de ses facéties.

Pendant quelques temps, tout avait été dans la continuité, une sorte de routine feutrée, jusqu'à ce que son état commence lentement à se dégrader. Elle devenait plus souvent malade, pendant plus longtemps aussi, et mettait davantage de temps à se remettre, c'était cela qui la préoccupait le plus. Elle avait commencé à manquer la classe, et suivait par intermittence grâce à la complicité de ses amis. Alors que les filles de son âge s'arrondissaient et s'épanouissaient, Ambre maigrissait et s'étiolait. Peu à peu, les visites s'espacèrent, bientôt plus personne ne vint la voir.

Puis, il y eût cet article dans le journal, le début de l'affaire du sang contaminé. Ambre mourut peu après. Aujourd'hui, Ambre aurait 35 ans. Aujourd'hui, c'est le douzième anniversaire de Marlène, la nièce d'Ambre. 12 ans, c'est l'âge qu'avait Ambre lors de son décès. Il est temps, à présent pour Marlène d'entendre la vie de cette tante qu'elle n'a pas connu, et d'apprendre pourquoi elle est fille unique. Il se pourrait bien qu'elle comprenne à cette occasion la vocation de sa mère. En effet, Justine est céramiste et travaille l'émail. Ambre aimait répéter qu'elle aimait les émaux, même qu'elle était hémophile.

DESSALLES Sophie, Avignon

Sensation

SIDA

Syndrome de l'immunodéficience acquise

Rien que par le nom tu fais peur

Toi qui es là et qui évolue doucement et inlassablement

Tu t'introduis en moi sous la forme d'un plaisir, d'une défonce,
d'un moment d'inconscience ou quelquefois par accident

Tu t'attaques à moi, aux cellules les plus profondes de mon être

Tu bouscules ma vie, tu me ronges et me transformes

Tu es si violent que tu m'affaiblies petit à petit

Mais comment faire pour lutter contre ta force ?

Le progrès te stoppe, dans ta progression

Mais pas sans mal.

Pilules, comprimés au petit déjeuner, au dîner et au souper

Me permettent de lutter, de te repousser

Deux combats face à moi, toi et les effets secondaires des traitements

Qui eux aussi me rendent fragile et m'affaiblissent

Emporté par ta tourmente je ne peux lutter

Car malgré le progrès on n'a toujours pas trouvé

Mais le jour viendra où l'on trouvera

Et là, c'est toi qui partiras, en attendant

Le seul moyen pour stopper ta progression

C'est la protection

Alors surtout protégez-vous

Pour que l'on en vienne à bout

GUILLARD Stéphanie, Avignon

The show will go on

Cet entretien fait partie d'une enquête menée par « sida magazine », dans le cadre de la Semaine «de l'autre coté du miroir». Les noms des protagonistes ont été changés afin de préserver leur anonymat.

- Bonjour et merci d'avoir accepté de nous recevoir chez vous, nous sommes conscients des risques que vous prenez, rappelons à nos lecteurs que votre tête est mise à prix par de nombreux laboratoires, et que chaque jour passé est une victoire de plus pour vous.

- Oui, vous savez on a passé des moments difficiles avec toutes ces campagnes anti-sida dans les années 90, mais ça va un peu mieux depuis quelques temps.

- Commençons les présentations, vous êtes S... , un des pionniers dans votre domaine, très respecté par vos pairs. Pouvez-vous nous expliquer en quoi consistent vos actions ?

- Et bien écoutez, notre but est simple et assez similaire au vôtre : toucher le plus grand nombre en peu de temps ! Pour cela nous avons différentes techniques et des moyens importants. Certains préfèrent passer par voie exclusivement sanguine, d'autres, comme moi, passent par les sécrétions vaginales ou séminales.

- Pouvez-vous être plus clair pour nos lecteurs ?

- Tout à fait, je peux même vous citer quelques exemples. Ma plus grande fierté ? Avoir infecté une immense star de la musique. Freddie Mercury, vous connaissez ?

- Et oui c'est moi ! Vous savez à l'époque on avait le champ libre. Personne ne nous connaissait encore, et ont peu dire que le milieu de la musique était assez libre et débridé. Les soirées n'étaient pas arrosées qu'au soda et finissaient souvent dans des orgies inimaginables. Il a suffit d'une fois pour que je m'imisce dans sa vie, et signe son arrêt de mort.

- Vous vous rendez compte de ce que vous racontez ?

- S'il n'y avait eu que lui je m'excuserais mais ma carrière a été beaucoup plus chargée ! Si vous aviez vu ma tête le jour où j'ai réalisé l'impact que je pouvais avoir dans la vie des gens ! Et surtout quand j'ai réalisé que je n'avais pas d'effort à faire pour les toucher, ils m'ouvrent la voie, je n'ai plus qu'à passer.

- Si je puis me permettre, vous exagérez un peu. De nombreux moyens sont mis en place pour vous barrer la route.

- Ah ! Ah ! Ah ! Quelle naïveté ! Mais vous croyez vraiment que vous allez nous stopper ? Je vais vous raconter la dernière de I..., mon pote spécialisé dans les aiguilles. Il a repéré cette femme, en pleine crise existentielle, qui décide de se faire tatouer, seulement la honte a pris le dessus, et elle est allée chez l'ami d'un ami se faire le nom de son mari sur la peau, dans une cave miteuse. Et là...Bim !... entre action, s'installe confortablement dans l'organisme de la femme, inconsciente qu'elle portait en elle une nouvelle proie, le petit L...décédé depuis.

- C'est un témoignage très choquant que vous nous livrez.

- Je vous arrête tout de suite, ce qui est choquant c'est que nous en soyons toujours là malgré tous les moyens mis à disposition...Mais de toute façon il nous restera toujours des lieux de refuge, l'Afrique est notre préféré même si nous passons beaucoup de temps en Europe de l'Est.

- Et bien merci pour cet entretien fort en émotion, en espérant que nos lecteurs en prendront de la graine.

*BAILLEUL Maggy, Avignon
CHLAKHOFF Aurélie, Avignon
Textes de jeunes de 16 à 20 ans*

Début et **fin**

La vie ne nous offre pas forcément ce que l'on veut.
J'ai 16 ans et mon passé est semé d'embûches.
Mon avenir, je le voyais noir ;
C'était sans compter sur lui.
Sans rien me demander en retour,
Il m'a aimée comme jamais on m'a aimée.
Il m'a sortie de ma tristesse.
Je voyais déjà un avenir lumineux.
A 16 ans l'insouciance est encore présente.
L'amour nous donnait des ailes.
On ne voyait pas le danger.
Jusqu'à ce jour...
Tout d'abord le plus beau.
Puis sont venus la fatigue et l'amaigrissement.
L'hôpital et enfin, les tests
Et les résultats : positif.
Le choc. L'annonce de mort.
Finie mon insouciance.
Adieu sourire juvénile.
Et voilà comment une erreur peut être fatale.
Et voilà comment trois lettres fatidiques détruisent tant de vies.
Il ne reste que des mots.
Chacun trois lettres.
VIH
FIN.

LASSOU Alexia, Mérindol

Nous étions heureux

Aujourd'hui, j'ai 17 ans. Je m'appelle Jérémy et je vais bientôt mourir.

Je le sais depuis 2 ans déjà. Quand j'ai commencé à perdre mes cheveux à vrai dire. Il n'aura fallu qu'une prise de sang. Qu'une prise de sang pour gâcher ma vie. Ma pauvre mère... Ma grand-mère m'a dit qu'elle ignorait tout jusqu'à que ses résultats d'analyses arrivent à leur tour.

Ma mère s'est suicidée lorsque j'avais neuf ans. Nous ne vivions que tous les deux. Mon soi disant père étant parti dès la grossesse de ma mère. Je n'ai aucun souvenir de lui et j'ai toujours été heureux comme ça. J'ai été apte à comprendre le bien et le mal dès mon enfance.

Mais le 4 février 1997, tout a changé.

- FLASHBACK - Fin d'après midi. La mère de Marco me dépose chez moi au retour de l'école. J'ouvre la porte de ma maison. J'appelle ma mère, pas de réponse. Le silence total. Habituellement dès que je franchis le seuil, elle fait un gros câlin. Je parcours les pièces : le salon, la salle de bain, ma chambre puis vient la sienne... Elle est là. Ses yeux rivés sur moi, désolants... Accrochée au plafond. Pendue par un morceau de corde au lustre façon Napoléon II. Il y a un mot sur le lit écrit en lettres capitales : PAR-DONNE-MOI MON FILS. JE T'AIME.

Un enfant ne devrait jamais voir sa mère morte. Je me souviens. J'étais perdu, dans un état de léthargie. Mon corps ne daignait plus bouger. Je suis resté assis sur le lit à pleurer en la regardant je ne sais combien de temps. Je crois m'être endormi. Un cri d'effroi puis plus rien. Quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu que c'était ma grand-mère. Elle m'a parlé mais les mots ne se formaient plus et aucun son ne sortait de ma bouche. Des hommes en blouse blanche sont arrivés, ils ont emmené ma mère, ils l'ont mise sur une

civière en la recouvrant d'un linceul. Elle est partie dans ce camion comme un mirage qui s'évapore. C'était fini. Notre vie était finie. J'aimais ma mère du plus profond de mon être, elle me manque tellement.

Après ça, je n'ai plus parlé pendant deux ans. Le silence. On m'a emmené voir des dizaines de spécialistes qui n'ont jamais réussi à me faire parler. Tous exprimaient un sentiment de mal être devant un enfant muet qui a vu sa mère pendue. C'est ma grand-mère qui m'a sauvé la vie, elle a toujours été là pour moi, elle m'a recueilli et ne m'a jamais tourné le dos. Elle m'a toujours parlé sans attendre de réponse. Et puis un jour, elle m'a raconté la douce et heureuse enfance de ma mère. J'ai pleuré et je lui ai dit merci. Depuis, elle sait tout de moi.

Quand ma mère est morte, je n'avais plus de courage, plus de courage de vivre. J'avais tête baissée et puis les années ont passé comme si rien n'avait jamais eu lieu même si tous les soirs, je repense à elle. La vie passe aussi vite qu'un bateau qui ferait cap sur une île imaginaire.

Aujourd'hui, j'écris de mon lit d'hôpital parce que je sais que je ne suis pas le seul à être atteint du sida et que les gens doivent savoir, savoir qu'il existe des dizaines de protections. Protégez-vous, ne condamnez plus votre vie et celle des autres. Ma mère a condamné son fils dès sa naissance sans savoir. Elle a fait confiance en l'homme qu'elle aimait et lui, lui a donné la mort, la peine et la maladie.

Quand elle a appris qu'elle avait le sida et qu'elle l'avait transmis à son fils, elle a viré dans le cauchemar et la déchéance. Elle buvait en cachette mais elle n'a pas tenu le coup et a fini par abandonner sa vie et je n'ai rien vu.

Je ne lui en veux pas. Depuis un an le moral est revenu, je vais mourir et je ne connaîtrai rien de la vie mais je vais repartir la tête haute. J'ai eu le plus beau des cadeaux. L'Amour. Mes amis viennent me voir tous les soirs à l'hôpital, ils me parlent de leur journée et on fait une partie de Xbox ensemble. Mais j'ai ma chérie aussi Mélinda. Qu'elle est belle et gentille et merveilleuse, et parfaite... Et le plus beau dans tout ça, c'est que je l'aime et que c'est réciproque. Ça fait six mois que ça dure et elle est toujours à

mes côtés même quand la maladie refait surface.

Mais par-dessus tout, l'Amour de ma grand-mère m'a fait surgir la tête de l'eau. A chaque moment de ma vie où j'ai pleuré, elle était là... Je ne la remercierais jamais assez. Je vais partir heureux et puis je vais rejoindre ma maman... J'ai été content de découvrir la vie tout de même malgré les hauts et les bas. Je suis heureux d'aimer et d'être aimé et d'avoir eu des rêves qui m'ont aidé à m'évader dans les moments les plus difficiles ; je voulais devenir un aigle pour avoir la chance de survoler la terre et ses habitants. Je suis Jérémy, je suis un garçon normal qui va mourir la tête haute sans crainte et sans douleur.

« La maladie peut vaincre un homme mais ne vainc pas un cœur qui aime. »

MONNET Estelle, Orange

Responsable mais pas coupable

Quand on est atteint du SIDA,
On sait que c'est irréversible
Quand on est atteint du SIDA
La société nous dit c'est irrémédiable

On se sent responsable
Responsable mais pas coupable
Pas coupable mais pas totalement innocent
Pas totalement innocent mais tellement vulnérable

Généralement ça arrive durant une histoire d'amour
A l'automne, au printemps, en hiver ou un soir d'été
Le VIH est désormais en nous pour toujours
Impossible de l'oublier

Pour toute notre vie,
Il prive de nos envies,
Mais aussi de nos sentiments
Pour la personne qu'on aime éternellement

On se sent responsable
Responsable mais pas coupable
Pas coupable mais pas totalement innocent
Pas totalement innocent mais tellement vulnérable

Et puis apparaissent les premiers symptômes
On se sent diminué en tant qu'Homme
Des infections au zona, la diarrhée, la candidose
La leucoplasie, les lymphomes et la pneumocystose

Tous ces symptômes et j'en passe encore
Peuvent nous conduire vers la mort
Et malgré les traitements
Tout cela ne durera pas indéfiniment.

On se sent responsable
Responsable mais pas coupable
Pas coupable mais pas totalement innocent
Pas totalement innocent mais tellement vulnérable

Pour nous c'est bientôt l'heure
On s'y prépare en ayant peur
On fait nos adieux alors qu'on n'est pas vieux
En espérant qu'après ce sera mieux

Car contrairement à nous, on veut les protéger
S'en aller avec le coeur léger
Pour éviter de les voir pleurer
Crier leur douleur, supplier ou implorer

On se sent responsable
Responsable mais pas coupable
Pas coupable mais pas totalement innocent
Pas totalement innocent mais vulnérable... Même si c'est trop tard.

KOZLOWSKI Bruno, Sorgues

J'avais confiance...

J'ai connu l'amour,
J'ai cru que c'était pour toujours.
J'ai eu confiance,
Mais pas beaucoup de chance.
Je me sentais invincible...
Et pourtant c'était moi la cible.
Il a suffi d'une erreur
Pour que ce soit mon heure...
Il m'a dit qu'il m'aimait,
Mais apparemment pas assez pour me protéger.

GRANJEAN Marjorie, Caderousse

De Toi à Moi : écrire au sida

Depuis plusieurs mois, Toi et Moi nous sommes devenus très intimes, sans le vouloir ! Tu as pris une place importante dans ma vie alors que nous nous connaissons si peu. Nous allons partager ce corps seconde par seconde, minute par minute, heure par heure, jusqu'à mon dernier jour : n'est-ce pas ?

Je pensais que cela n'arrivait qu'aux autres... Pourquoi ai-je ignoré toute cette prévention ? Pourtant les risques je les connais, j'ai entendu parler de Toi à travers les médias, le préservatif est le meilleur moyen de te contrer ! Je souffre de cette situation. La maladie est une chose mais le pire est de l'assumer devant les gens qui me sont chers. Rien que l'idée d'en parler à ma famille me paralyse. Ils ne comprendraient pas, pour eux il est inconcevable que leur enfant ait contracté le VIH. J'avais confiance et tu m'as trahi.

Tu te répands tellement vite en moi et dans le monde que tu m'en donnes le tournis. Sommes-nous tous à ce point irresponsables et ignorants ? T'oublier rien qu'un instant reste un rêve auquel je n'ai plus accès. Les jugements, je ne les éviterai pas, de même que les fausses idées sur cette maladie. On ne me regarde plus comme avant, on m'évite et on n'ose plus me toucher par crainte.

A cause de Toi, j'ai dû arrêter de travailler car mon corps souffre et je me sens exclue de cette société « hors normes ».

T'écrire me soulage un peu mais ne m'enlève pas tout ce que j'ai sur le cœur. Toi et Moi, nous ne nous sommes pas choisis. Je vais continuer avec Toi jusqu'au bout en espérant que ta présence ne me fera pas trop souffrir.

A Toi pour toujours.

BERNARD ALBELY Floriane, Sorgues

Sida es-tu là ?

Ce soir là
Mon regard croisa,
Le tien qui m'imprégna
Le coup de foudre fut là.

*Tout alla très vite
Mon cœur palpite*

Nos corps se confondent
Dans le meilleur des mondes
Nos esprits vagabondent
Dans une tendresse profonde

*Le rêve est fini
Constat de l'oubli*

Ma conscience me travaille
J'ai peur du plus profond de mes entrailles
Ai-je fait l'erreur fatale
Pour un moment idéal

*Le test effectué
Ma vie va-t-elle basculer ?*

Un stress immense
Je pleure, je pense
Une femme s'avance
C'est l'heure de la dernière chance

*Mon cœur à vif
Test : NEGATIF*

Un ange veille sur elle
Elle échappe à une mort éventuelle
Toute une vie devant elle
Elle se sent immortelle

*Protégez-vous
Votre ange ne sera peut-être pas au rendez-vous*

ROBERT Marie Pierre, VANHOYE Amandine, Avignon

L'oiseau

Bientôt les saisons se succèdent à grands pas, et l'oiseau qui voit les hommes malheureux va migrer.

Il remarque qu'il n'y a pas encore de remède contre le sida.

Mais il voit à l'horizon qu'il y a un remède qui ralentit mais qui ne guérit pas encore.

L'oiseau fait son nid petit à petit et la maladie se développe au fil des temps.

Le virus voyage de personne en personne comme l'oiseau de branche en branche pour toucher des milliers de gens.

Une nouvelle saison arrive et l'oiseau est là mais toujours pas de remède contre le sida.

Il est là et ne désespère pas car un jour viendra où on trouvera.

NAVARRO Yola, Vaison la Romaine

Tant de sida

Tant de morts
Tant de maladies
Tant de désespoir
Tant de souffrances
Tant de tristesse
Tant d'angoisse
Tant d'enfermement
Tant de regrets
Tant de rejets
Tant de haines
Tant de guerres
Tant de pleurs
Tant de peine
Tant de curées

Mais surtout

Tant de sentiments
Tant d'espoir
Tant d'amour
Tant de médicaments
Tant d'espoir de guérison
Tant d'entourage
Tant de projets
Tant de protection

BILAL Ramy, Valréas

Agissons contre le SIDA

Agissons contre le sida !

Une ombre noire tombe sur toi
Le désespoir est là
Nous sommes impuissants

Agissons contre le sida !

Même si un jour, on en meurt
Il faut garder espoir
Car cette ombre n'est pas si sombre

Agissons contre le sida !

Même si c'est un virus dangereux
Nous pouvons nous protéger
Et prévenir notre entourage

Agissons contre le sida !

Unissons nos forces
D'Afrique à la Corse
Un jour, la victoire arrivera !

DELAUZE Aude, LEROY Audrey, Vaison la Romaine

S.I.D.A

S

comme silence,
celui dans lequel tu ne dois pas plonger,
ce n'est pas une honte tu le sais.

I

comme ignorance,
celle contre laquelle tu dois te battre.

D

comme désespoir,
celui dans lequel tu ne dois pas tomber,
un remède va bientôt être trouvé !!

A

comme amour,
celui qu'on te donnera tous pour t'aider à surmonter cette
épreuve.

SAMRIS Loubna, KIDDI Leila, Vaison la Romaine

Les coordonnées des 28 partenaires du concours

■ **Aides**

41 rue du portail Magnanen
84000 Avignon
04 90 86 80 80 - 04 90 85 96 52
aidesavignon@wanadoo.fr
www.aides.org

■ **CoDES de Vaucluse**

13 rue de la pépinière
84000 Avignon
04 90 81 02 41 = 04 90 81 06 89
codes84@wanadoo.fr
www.codes84.fr

■ **L'AIST** asso interentreprises de santé au travail

18 avenue Fontcouverte
84000 Avignon
04 90 87 86 15
www.aist-avignon.net

■ **Le Conseil général de Vaucluse**

Hôtel du département, rue Viala
84909 Avignon cedex 09
04 90 16 15 00
www.vaucluse.fr

■ **L'Anpaa 84**

57 avenue Pierre Sémard
84000 Avignon
04 90 13 35 50 - 04 90 13 37 51
comite84@anpaa.assos.fr

■ **Le Conservatoire Musique, Danse,
Théâtre du Grand Avignon**

1-3 rue Général Leclerc 84000 Avignon
04 32 73 04 80 - 04 90 85 92 01

■ **L' APAS Maison Bonhomme d'Apt**

455 avenue de Verdun
84400 Apt
04 90 04 80 80
maison.bonhomme@wanadoo.fr

■ **Couple contre le sida**

41 rue du portail Magnanen
84000 Avignon

■ **L'Avapt Sos Di / L'étape**

74 rue Guillaume Puy
84000 Avignon
04 90 86 52 47 - 04 90 85 68 07
www.groupe-sos.org

■ **Centre d'examen et de sante
de la Cpm de Vaucluse**

22 bd. raspail
84000 Avignon
04 90 14 55 90 - 04 90 14 55 57
www.avignon.ameli.fr

■ **Le Centre Hospitalier Henri Duffaut**

305 rue Raoul Follereau
84902 Avignon Cedex 9
04 32 75 33 33
www.ch-avignon.fr

■ **Le CROUS d'Aix Marseille**

74 rue Louis pasteur - BP 2011
84023 Avignon cedex1
04 90 80 65 20 - 04 90 80 65 28
antenne.avignon@crous-aix-marseille.fr

■ **Chrétiens et sida**

5 rue Baracane
84000 Avignon
04 90 85 31 67 - 04 90 85 31 67
www.chretien-sida.com

■ **Direction départementale jeunesse et sports**

1 av Saint Jean – BP 1058
84097 Avignon cedex 9
04 90 80 40 00
www.mjspaca.jeunesse-sports.gouv.fr

■ **L'Embellie**

16 rue de la Bourse
84000 Avignon
04 90 85 08 17
lembellie3@wanadoo.fr
www.lembellie.fr

■ **La Mutualité française de Vaucluse**

42 cours Jean Jaurès
84000 Avignon
04 90 14 47 20

■ **IFSI Avignon**

500 chemin baigne pieds
84902 Avignon
04 90 13 17 30

■ **La Mutualité sociale agricole de Vaucluse**

1 place des maraîchers
84000 Avignon
04 90 13 66 66
www.msa84.fr

■ **L'Inspection Académique de Vaucluse**

49 rue Thiers
84000 Avignon
04 90 27 76 00

■ **Le Point Ecoute le Passage de Carpentras**

99, rue Moricelly - 84200 Carpentras
04 90 67 07 28

■ **Lgbt Formation**

8 impasse Henri Mouret
84000 Avignon
www.lgbt-formation.org

■ **Sida Info Service**

800 840 800
www.sida-info-service.org

■ **La Maison de l'adolescent**

Villa Toscane, 48 av des sources
84000 Avignon
04 90 84 01 90

■ **Signe de vie Sida**

MJC BP 43
84302 Cavaillon Cedex
04 90 71 80 17 - 04 90 71 80 17

■ **Mission de sante publique**

305, rue Raoul Follereau
84902 Avignon Cedex 9
04 32 75 37 07 - 04 30 75 37 08
santepublique@ch-avignon.fr

■ **Le Théâtre des Carmes**

6 place des Carmes
84000 Avignon
04 90 82 20 47

■ **Le Mouvement français du planning familial**

13, Rue de la Vénus d'Arles = 84000 Avignon
04 90 87 43 69 - 04 90 89 16 89
planningfamilial84@aol.com = www.planning-familial.org

■ **L'Ucsa centre pénitentiaire du Pontet**

90 Rue Panisset - 84130 Le Pontet
04 90 03 30 64

Les 28 organisateurs et partenaires du 3^{ème} concours :

Aides

l'Aist, Association interentreprises de santé au travail

l'Anpaa 84

l'Apas Maison Bonhomme

l'Avapt Sos Di

le Centre d'examen de santé de la Cpam de Vaucluse

le Centre hospitalier Henri Duffaut

Chrétiens et sida

le CoDES de Vaucluse, Comité départemental d'éducation pour la santé

le Conseil général de Vaucluse

le Conservatoire musique danse théâtre du Grand Avignon

Couple contre le sida

le Crous Aix Marseille

la Direction départementale jeunesse et sports

l'Embellie

l'Ifsi Avignon

l'Inspection académique de Vaucluse

Lgbt Formation

La Maison de l'adolescent

la Mission de santé publique

le Mouvement français du planning familial de Vaucluse

la Mutualité française

la Mutualité sociale agricole

le Point écoute le Passage de Carpentras

Sida Info Service

Signe de vie Sida

le théâtre des Carmes

l'Ucsa Centre pénitentiaire du Pontet

Soutiens financiers





Coordination et secrétariat du concours

CoDES de Vaucluse - Comité départemental d'éducation pour la santé

13 rue de la Pépinière – 84 000 AVIGNON

Tel : 04 90 81 02 41 – Fax : 04 90 81 06 89

Mel : codes84@wanadoo.fr - Site Internet : www.codes84.fr